

Pleine Lune



Recueil de nouvelles primées au concours 2024

Librinova”

LiRE
magazine

Ouvrage collectif

Pleine lune

© Ouvrage collectif, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6589-5

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avant-propos

En 2024, Lire Magazine et la plateforme d'accompagnement aux auteurs Librinova se sont de nouveau associés pour découvrir de nouvelles voix de la littérature ! Pendant quatre mois, 790 participants ont relevé le défi lancé par Bernard Minier, grand nom du polar français : écrire une nouvelle commençant par la phrase suivante : « *Pleine lune, le bateau se balançait sous les étoiles* ».

Après des semaines de délibérations et la lecture de plusieurs centaines de textes, le jury, présidé par Bernard Minier et composé de Baptiste Liger, rédacteur en chef de Lire Magazine, Laure Prételat et Charlotte Allibert, co-fondatrices de Librinova, dévoile le nom et les textes des 7 primés.

Le premier prix, attribué à Franck Gérard pour *De l'autre côté*, est à découvrir dans le numéro de novembre de Lire Magazine (en kiosques le 24 octobre).

Les six autres textes lauréats publiés dans ce recueil sont :

- *Au loin, L'Achéron*, de Marie-Anne Schnerb
- *L'appel du large*, d'Aurélie Corbin
- *La révélation*, de Nolwenn Le Dréau
- *Le corsaire*, de Myosotis
- *Lune bleue*, d'Armelle Lavolé
- *Un bruissement de soie sous la lune*, de Clémentine Paque

L'ensemble du jury vous souhaite une très bonne lecture !

« *Des textes puissants, solides, et plein d'humanité en réponse à cette proposition d'écriture !* » - Bernard Minier

Au loin, L'Achéron
de Marie-Anne Schnerb

Pleine lune, le bateau se balançait sous les étoiles. D'ici quelques jours, alors que nous rêvions d'aller au-delà des mers explorées, nous serons entièrement pris dans les glaces qui fermeront tout à fait le passage vers le pôle magnétique. Les nuits sont terriblement longues et notre moral en souffre beaucoup. Je ferme les yeux et me concentre sur le doux tangage qui m'est devenu familier. Voilà trois ans que je suis médecin à bord de L'Achéron.

Aujourd'hui plus que d'habitude, cette vieille bête me fait de la peine ; je crois que je l'ai autant aimé que je l'ai haï mais j'en ai toujours été fier. C'est un navire fait pour courir les hautes mers, mais depuis des mois, il piaffe et s'impatiente. Je ne sais pas s'il se rend compte de ce qui se passe. Vraiment, j'ai de la peine pour lui. Tout à l'heure, je me suis réveillé en sursaut et j'ai tendu l'oreille, espérant entendre le bruit du vent dans les perroquets, les cris du chef de quart et les gars qui s'affairent autour de ma cabine. Mais ce n'est déjà plus un bateau. C'est un dispensaire, un mouroir. Un cimetière bientôt. On n'entend presque plus rien, seulement la glace qui chuchote et qui se presse autour de notre pauvre embarcation. La glace ne connaît pas la pitié. L'hiver ne reculera pas devant nos prières. Il n'y a plus rien à faire qu'attendre que tout passe. Que tout s'arrête. Je me rendors.

Il faut que j'y aille, que je descende à l'infirmerie où on m'attend. Mais je n'y arrive pas, je n'y arrive pas. Je n'ai plus de force et pourtant il faut que j'y aille.

Pour quoi faire ?

Je prends ma mallette et, avant de partir, je me sers deux verres de rhum. Un premier pour y tremper mes doigts pleins d'engelures et un deuxième, pour que mon cerveau se réchauffe un peu. Ça ne marche pas très bien.

En sortant, je croise le capitaine Ferguson. Il me salue d'un mouvement de tête, j'essaie de lire quelque chose dans son regard, quelque chose qui me redonnerait espoir ou qui me consolerait un peu. Mais dans ses yeux, il n'y a rien. Rien du tout. Pas même de la peur. Juste peut-être une petite lueur sauvage, je la connais bien, c'est celle de la faim. Je repense à lui, le jour où nous avons failli nous écraser contre un immense iceberg au large de la barrière de Ross. Planté sur le pont, inébranlable ; le corps dressé contre le vent, il me faisait penser à je ne sais quel dieu grec. Je le croyais invincible. Ce jour-là, je l'ai admiré comme jamais je n'ai admiré un homme. Mais dans quel monde était-ce ? Ça me paraît si loin de moi, si loin de lui. Maintenant, à chaque fois que je le regarde, je peine à le reconnaître. Il est maigre, à tel point qu'on le croirait

déjà mort ; son visage est tellement décharné que ses lèvres se rétractent malgré lui et dévoilent les dents du haut. Il était si beau. J'en ai le cœur qui se fend. Mais je n'ai plus le loisir des larmes. Je n'ai pas le temps de pleurer pour moi, je ne vais pas commencer à pleurer pour un autre. Je le regarde passer sa grande main bleue dans sa barbe et très vite je pense que je dois avoir l'air au moins aussi pitoyable que lui.

Il s'en va sans un mot. Voilà des jours déjà qu'on ne parle plus. Il n'y a plus rien à dire.

Je hèle John Merrick qui doit m'aider à autopsier deux corps, pauvre garçon. Il ne le fait pas de bon cœur, comment le pourrait-il. Mais j'ai confiance en lui et sa compagnie me plaît. Il vacille jusqu'à moi et fait semblant de sourire. Je l'ai toujours aimé. Je crois que je ne supporterais pas de le voir mourir. Il ne faut pas y penser. Pas y penser. C'est inutile, ça n'empêche pas le sort.

Nous enjambons des gars étendus par terre, ceux-là ont presque tous le scorbut et vraiment, je ne peux plus rien faire pour eux. Au début c'était atroce, je me sentais impuissant. Les citrons n'étaient d'aucune utilité et je voyais ces hommes pourrir sur place, la bouche pleine de sang, la peau couverte de plaies. Je n'en dormais pas. Mais on s'habitue à tout. Comme quand il a fallu manger les chats, le singe, le perroquet. J'ai cru que je ne pourrais pas. Et puis finalement si, on s'habitue à tout. L'homme est ainsi fait.

John marche devant moi et j'ai envie de lui parler, j'ai un soudain désir de lui parler. Je veux repenser avec lui à l'odeur du sel qui nous grisait, aux parties de backgammon que nous faisions quand il avait fini son quart. J'ai envie de me souvenir du bal que nous avons donné en accostant au port de Sydney. Mais à quoi bon remuer ces souvenirs qui ne sont pas vraiment à moi. Tout ça, c'est comme si je ne l'avais pas vécu, comme si ce n'était pas mon histoire mais que quelqu'un me l'avait raconté.

En bout de cale, on a posé un corps sur une table. John retire le drap qui le recouvre pendant que je cherche mon scalpel. J'ai tellement froid aux mains que j'arrive à peine à tenir mes instruments. Je peine à plier les doigts de la main droite et, à chaque fois que je le touche, le métal me jette des décharges douloureuses. Le scalpel glisse et m'échappe une fois, deux fois. La troisième fois c'est la bonne. Je me retourne. Étendu devant moi je reconnais Charles Joyce, le timonier. Un vrai diable, irritable et voleur avec ça. Je me souviens l'avoir soigné à l'œil au début de l'hiver, quand il s'était battu avec un gabier.

Je suis inquiet, il est mort de manière fulgurante et, juste après lui un deuxième gars. J'espère que ce n'est pas une épidémie sinon nous sommes tous